

Serge Paugam : "Le regard des riches sur les pauvres signale un danger pour nos sociétés"

Ce que les riches pensent des pauvres : cet intitulé, faussement anodin, recouvre une vaste et novatrice enquête sociologique. Dans le contexte de la concentration croissante des richesses et de l'aggravation des inégalités, les travaux sur la pauvreté et ceux sur les catégories supérieures ne s'étaient pas encore croisés.



Photo : Hubert Raguet / CNRS Photothèque

C'est à l'exploration de ce lien qu'est consacrée l'enquête comparative menée par les sociologues Serge Paugam, Bruno Cousin, Camila Giorgetti et Jules Naudet. Ils ont interrogé les riches des beaux quartiers de trois métropoles – en France, au Brésil et en Inde – pour analyser leur perception des pauvres et des inégalités.

Et, partant, leur vision de la société en régimes démocratiques, à l'heure de la globalisation. Entretien avec Serge Paugam, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS.

Humanité Dimanche : Pourquoi consacrer aujourd'hui une enquête sociologique à "ce que les riches pensent des pauvres", et la mener à Paris, São Paulo et Delhi ?

► **Serge Paugam.** Dans de nombreuses métropoles on constate une augmentation de la **ségrégation spatiale** du fait de la concentration de la richesse dans certains espaces : les riches vivent dans des territoires de plus en plus repliés sur eux-mêmes, coupés des autres couches de la population. Au-delà d'un processus d'agrégation affinitaire déjà bien renseigné, cela ne correspondrait-il pas aussi à une attitude de distanciation à l'égard des catégories les plus défavorisées, aboutissant à une ségrégation discriminante ?

Nous avons alors choisi d'explorer le rapport à l'altérité dans ces quartiers. En nous demandant aussi si perdurait l'identification montrée par Louis Chevalier des **"classes laborieuses"** à des **"classes dangereuses"** par l'élite bourgeoise de la France du XIX^e siècle, et qui fondait leur mise à distance. Pour cela, étudier non seulement la métropole parisienne, mais aussi des métropoles de pays émergents, où les inégalités sont encore plus fortes, est intéressant : la richesse y est très concentrée, la globalisation les conduit à une

certaine uniformisation, ce sont des métropoles mondiales et elles connaissent des flux importants de migrations.

HD. Quelle vision des pauvres les riches de ces trois métropoles ont-ils en partage ?

► **Serge Paugam.** A partir des entretiens qui y ont été menés, la méthode comparative a permis d'observer, sur la base de ce qui est récurrent chez les riches des quartiers les plus exclusifs, comment se construit le processus de stigmatisation des pauvres et de leur discrimination. A partir de questions sur le choix du quartier, la façon dont elles y vivent, etc., ces personnes ont en fait abordé d'elles-mêmes ce qui les distingue de ceux qui vivent dans les autres quartiers et, à partir de là, la représentation qu'elles ont des pauvres.

Apparaît tout d'abord la production d'une **"frontière morale"** : les interviewés sont persuadés d'être porteurs d'une supériorité morale, à préserver de toute contamination pouvant venir du contact avec les autres couches sociales, qui sont donc à mettre à distance. Leur quartier auto-ségrégué constitue cette protection. Ainsi, quand la mairie de Paris a décidé d'implanter un centre d'hébergement pour des SDF et des réfugiés à la lisière du XVI^e arrondissement, cette angoisse du contact a violemment ressurgi.

Second élément récurrent : **la répulsion physique.** Elle est d'abord liée à l'insécurité : à São Paulo et à Delhi, cette angoisse sécuritaire conduit à vivre dans des condominiums ultra sécurisés interdisant toute intrusion, à craindre les déplacements en voiture et à sélectionner les lieux où se rendre. Si les riches parisiens éprouvent également ce sentiment d'insécurité, il reste toutefois moins intense. La répulsion renvoie aussi à la peur d'être contaminé par le contact du corps du pauvre, porteur de maladies, etc. A São Paulo et à Delhi, ces riches ne prennent pas les transports en commun, ne touchent pas le mobilier dans les lieux publics... Ils expriment un profond dégoût à l'égard des pauvres, de leur apparence, etc., et n'évoquent jamais la possibilité de politiques pour changer les conditions de vie dans les bidonvilles.

En France, on n'en est pas à ce niveau de répulsion, mais la **racialisation** est frappante chez ces élites pourtant dotées d'un art du contrôle social. La menace est celle des pauvres venus d'ailleurs, soupçonnés de manquement "culturel" aux savoirs élémentaires d'hygiène : les Roms, les réfugiés... La saleté des quartiers est associée à un comportement jugé non civilisé de "certains" types de populations.

HD. Dans ces situations d'inégalités criantes, comment la représentation qu'ont ces riches des pauvres s'articule-t-elle avec leur perception d'eux-mêmes?

► **Serge Paugam.** Cela les amène au besoin de justifier leurs privilèges, qui passe par la justification du sort des autres, et donc de ces écarts. On remarque alors deux tendances. Les pauvres sont perçus comme n'ayant d'autre destin du fait de différences d'aptitudes,

quasi génétiques, et ce ne sont pas des programmes sociaux qui pourront changer leur sort. C'est la naturalisation de la pauvreté et des inégalités, qui est une évidence pour les interviewés de Delhi : les classes inférieures constituent une humanité différente.

En France, les riches tiennent compte de l'imprégnation des principes républicains, de ce qu'ont pu apporter la société salariale et les programmes sociaux au bien-être de la population. Mais s'ils reconnaissent des déterminismes sociaux, ils recourent, en la dévoyant, à l'idée du mérite comme justification des privilèges : les riches sont riches parce qu'ils ont... plus de mérites que les autres, faisant fi de ce qui relève largement d'inégalités sociales. Le terme "injustice" n'est jamais prononcé.

HD. Peut-on voir dans ces entretiens l'empreinte d'un discours néolibéral globalisé ?

► **Serge Paugam.** : Dans les trois métropoles reviennent les mérites vantés par le néolibéralisme : prise d'initiative et de risque, responsabilité individuelle à laquelle est liée la valorisation du mérite, au détriment de la responsabilité sociale. A ceux qui ne réussissent pas, on attribue des comportements paresseux, une incapacité à faire les bons choix, etc. A Delhi et à São Paulo, ces arguments s'ajoutent à ceux de la naturalisation : ils sont compatibles. On observe ainsi une convergence idéologique néolibérale. Je constate d'ailleurs dans la société française que la richesse est de plus en plus valorisée en tant que telle comme idéal de réalisation de soi. Le problème de ce discours décomplexé est qu'il s'accompagne très souvent d'un mépris à l'égard des pauvres et d'une justification idéologique de leurs échecs ou de leurs malheurs.

HD. Les résultats de votre enquête interrogent frontalement la notion de solidarité... Quelles conséquences en tirez-vous ?

► **Serge Paugam.** Dans les pays très inégalitaires, les riches s'organisent entre eux, les pauvres survivent entre eux, les liens s'expriment en termes d'utilisation des services des seconds par les premiers. La comparaison entre ces trois métropoles montre que dans une société salariale comme la nôtre, où il y a eu des conquêtes sociales, où on a appris que la solidarité nationale est un effort de chacun pour faire face aux aléas de la vie à travers des systèmes de protection au profit de l'ensemble du corps social, les risques de fragmentation sociale sont de plus en plus visibles.

Ce qui faisait tenir ensemble des individus au sein d'une société démocratique et ouverte à tous s'affaiblit au profit de solidarités organisées à l'intérieur de groupes restreints. C'est tout à la fois la mixité sociale, la notion d'espace public, la confiance mutuelle qui risquent d'être emportés par ce processus.

Cette logique d'entre-soi progresse et est terriblement menaçante, elle interroge le potentiel de cohésion de nos sociétés.

C'est ce que montre l'écart entre le besoin de se considérer comme des citoyens solidaires les uns des autres et cette réalité que nous dévoilons – là réside la dimension critique du travail sociologique – et analysons.

POUR EN SAVOIR PLUS



"Ce que les riches pensent des pauvres",
de Serge Paugam, Bruno Cousin, Camila Giorgetti, Jules Naudet,
éditions du Seuil, 2017,
352 pages, 23 euros.

Si les inégalités sont désormais reconnues comme "risque mondial" jusque dans les plus hautes sphères de décideurs – à l'instar du Forum de Davos en 2017 –, apprendre la façon dont les élites les envisagent vraiment est un questionnement original.

Cette enquête sociologique en est une première étude, fructueuse. Fondée sur une démarche scientifique – dont la méthodologie est précisément exposée, rappelant utilement ce qu'est le travail sociologique –, elle aboutit, à partir d'entretiens approfondis menés dans trois métropoles mondiales, à établir des invariants dans les perceptions de la pauvreté qu'ont les riches refusant la mixité résidentielle, défendant âprement la frontière de classe.

À l'heure du néolibéralisme globalisé, leur convergence idéologique dans la justification des inégalités vient percuter le principe de solidarité au cœur de la citoyenneté dans les sociétés démocratiques. Ces entretiens et leur analyse dévoilent une réalité qui tend à progresser dans nos sociétés et les menacer. Aux acteurs du débat public de s'en saisir.

Lucie Fougeron

Humanité Dimanche